

# Aller simple

Il ne savait pas comment il avait descendu l'escalier qui, du cabinet de son voisin médecin, menait au trottoir. Ses jambes flageolaient.

Ce n'était pas tant qu'il avait peur de la mort prochaine, non ! Il en avait presque arraché l'aveu au praticien qui s'emperlificotait dans des circonlocutions embarrassées. Mais l'annonce que la fin de l'aventure est toute proche vous secoue quand même son homme. Il allait s'éteindre comme un écran de télé et le monde avec lui. Il espérait juste que ce serait sans souffrance. C'était quand même une grosse émotion, un mélange de révolte, de sentiment d'injustice puis, devant l'inéluctable, une forme de sérénité.

Le praticien avait dit :

— Quelques semaines... au mieux un mois ou deux.

Il devait s'asseoir, digérer la nouvelle, essayer de voir s'il pouvait, selon sa vieille recette opportuniste, l'accepter et peut-être même en faire une dernière aventure.

Il y avait un bistrot sur le trottoir d'en face, une terrasse, l'air était doux.

Il traversa, se laissa tomber sur une chaise et commanda un café.

Il avait vécu beaucoup plus que ne l'avaient fait des tas

d'autres septuagénaires. Ses amis lui accordaient, condensées en une seule, les neuf vies des chats. Ce n'était donc pas d'être au bout des choses qui lui retournait les sangs, il avait le sentiment d'avoir fait le tour de tout et ne craignait que l'ennui d'un quotidien qui, déjà, commençait à l'engluer. Il était de surcroît convaincu, même si parfois une pointe de curiosité le faisait sourire, qu'il n'y aurait rien de plus après sa mort qu'avant sa naissance. Il se souvenait d'Épicure : «*La mort, n'est rien pour nous, puisque, tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe, nous ne sommes plus* ».

Et puis, pour passionnante qu'elle ait été, sa vie lui avait surtout laissé de la condition et du comportement de l'homo soi-disant sapiens une furieuse envie de hausser les épaules. Il partirait sans autre regret que de ne même plus avoir conscience qu'il était parti.

Peut-être aussi aurait-il un moment de nostalgie pour les arbres mais sûrement pas pour le monde des humains.

Il finissait son café noir avec un grand sentiment de vide. Tout projet était désormais superflu. Qu'allait-il pouvoir faire de ce bout de temps dont il ne connaissait pas les limites exactes ?

Et... à quoi bon ?

Il serait bien resté là à attendre sans bouger l'échéance, en sirotant des petits noirs et en contemplant le mur blanc du trottoir d'en face.

Quand on ne peut plus penser à l'avenir, ce n'est pas facile de ne penser à rien. C'est tout de suite le passé qui se pointe. La marée des souvenirs qui monte. Non pas ce film chronologique de toute une vie dont on prétend qu'il s'impose aux mourants — il n'en était pas encore là — mais une réminiscence précise qui le ramenait plus d'un demi siècle en arrière, arrêté devant ce même mur d'en face, accompagné d'un ami dont il ne distinguait plus aujourd'hui le visage. Une vieille gitane lui avait pris la main. Elle lui avait dit d'y mettre un billet et qu'elle lui révélerait son avenir. Il était étudiant, il piquait aux étalages pour manger. Le billet de vingt francs qu'il avait en poche était toute sa fortune mais il était curieux comme la PJ. Il l'avait joué. Il voulait savoir s'il serait célèbre.

Aujourd'hui, il n'avait même plus souvenir de la réponse. Par contre, il se rappelait nettement qu'elle avait ajouté :

— Tu mourras très loin d'ici !

Sur le moment, ça l'avait enthousiasmé. Il fantasma beaucoup sur le voyage, il dévorait Cendrars, il faisait des projets d'émigration. Les paroles de la Rom sonnaient comme une confirmation de son destin.

C'était sans compter sur son attirance malade pour le sexe féminin, sans son cœur d'artichaut. Sans son côté compulsif qui le poussait à voler au secours des filles que leur sottise avait fichue dans des situations invraisemblables. Chose qu'il assumait avec la joie toute provisoire d'endosser l'armure du chevalier blanc.

Bref, sa vie avait pris une tournure beaucoup plus bourgeoise. Travail famille esclavage. Et des rêves de voyage remis à plus tard.

Un jour tout de même, avec la maturité lui était venue la liberté ; il avait enfin pu se lâcher, décider de voir vraiment ces pays mythiques, d'être un vrai voyageur, un de ceux qui jouissent plus du voyage que de la destination. Il ne l'avait pas fait sans un peu d'appréhension. Il avait, imprimée en mémoire la prophétie de la gitane. Il était conscient du risque qu'il prenait chaque fois qu'un avion décollait avec lui dedans. Mais il essayait de se rassurer en pensant que si elle avait dit où, elle n'avait pas dit quand... Nul doute que serait pour la fois suivante, ou la suivante.

Il avait donc couru le monde, écouté les lamas du Langtang et du Gaurishankar, évité de regarder dans les yeux les mendiants cacochymes de Gali Mara Wali et de Connaught Place, bouffé des araignées avec les Orang Asli, plumé les canards à laquer avec Lim Fook Lim ; à force de whisky, il avait même, à Kowloon, au « Bottom Up », perdu la raison et toute mesure puis connu le delirium dans un hôtel minable de Manille, goinfré le bougna et le ragoût de roussette chez les kanaks ; avec les tanés, il avait éclaté ses tympons dans des fiestas de délire jusqu'à « fiu » ; il avait vomi de dégoût les hamburgers de Waïkiki et noyé ses chagrins d'amour dans la mangrove du Saloum.

Ce n'avait jamais été son heure. L'avion ne s'était jamais crashé, aucune sale maladie ne l'avait atteint, les assassins s'étaient tenus à l'écart...

La tzigane avait menti. Ou, plus probablement, raconté n'importe quoi.

Maintenant il allait mourir ici, justement là où elle lui avait dit qu'il n'en courait pas le risque.

Il eut à nouveau un sursaut de révolte. C'était trop bête ! Si cette fois, il savait à peu près quand, il pouvait par contre choisir où !

La prophétie du mire valait bien celle d'une vieille gitane. En combinant les deux il pouvait encore s'offrir un beau moment de vie et, finalement, donner, volontairement, raison à cette pythie à deux balles.

Il sourit, commanda un autre café et se détendit.

Il ne lui restait plus qu'à se programmer un lieu où défuncter confortablement, muni des derniers anesthésiques.

Il détestait en effet l'idée de la souffrance physique, trouvant qu'il en avait bien assez bavé pendant ses années de vie pour ne pas en rajouter une couche au moment de s'en aller.

Quant au sort de sa dépouille, par contre, cela l'indifférait complètement. On la pouvait enterrer, brûler, découper et offrir en pâture aux vautours, il n'y voyait aucun inconvénient.

Il lui fallait seulement satisfaire une ultime curiosité en élisant un endroit pour lui inédit.

Il pensa à l'Antarctique. La mort par le froid est, paraît-il, très douce et l'idée de finir surgelé ne lui déplaisait pas. Mais enfin, c'était bien compliqué et onéreux.

Il remuait tout ça dans sa tête à bord du bus cahotant qui le ramenait chez lui. Il tentait de fixer ses pensées sur cette recherche qui par moment le faisait sourire. Elle faisait barrage aux bouffées de tristesse qui, échappant à son contrôle philosophique, tentaient de lui remonter au sternum.

Une fois à destination, le cul dans un fauteuil avec à sa fenêtre le splendide spectacle de la forêt, cela devenait plus difficile. Il alluma sa tablette et chercha alors dans Facebook de quoi occuper suffisamment ses pensées pour attendre patiemment que lui vienne une tentation géographique.

Hélas, ce n'était pas un outil très efficace. Il n'y cherchait pas la pierre philosophale mais... tout de même... le niveau !

À force de chercher, entre les envahissants minois de chats, les chiens torturés, les citations à l'orthographe approximative, les confidences impudiques, les débiles tests narcissiques, les recettes abrégées du bonheur façon gourou, les émoticônes au goût raffiné de ketchup, les trucs et ficelles pour nouer les ficelles, les recettes de grand-mère de chez Bosto, les infos douteuses au parfum de fin du monde et les indignations défoulantes jamais suivies d'effet, il trouvait

parfois l'un ou l'autre poème qui échappait aux vers de mirliton, l'un où l'autre texte littéraire ou tout simplement intelligent que quelqu'un avait déposé là, on aurait cru par erreur.

Ce n'était hélas pas le cas aujourd'hui. Le vide ! Il se mit à regarder les photos de profils en rêvassant à une dernière aventure féminine. Comme s'il en avait encore le temps, l'énergie et les moyens physiques !

C'est à ce moment là que Messenger émit son petit « ting ». Une fraction de seconde, il crut à une de ces surprises, à un de ces clins d'œil du hasard qui l'avaient si souvent étonné et ravi... Une inconnue ?

Il déchantait tout de suite. C'était une pub. Il aurait dû s'en douter, il y avait longtemps que personne ne le contactait plus. Mais tout de même... était-ce un hasard ? ... Il avait devant les yeux une promo pour les vols sur Montréal.

Lors de ses pérégrinations, il y avait quelques endroits qu'il avait gardés en cave, comme un vin précieux, les réservant pour une grande occasion qui ne s'était jamais présentée.

Il s'était gardé au chaud des noms magiques comme ceux des villes du transsibérien : Omsk, Tomsk et surtout Irkoutsk dont la sonorité le transportait tout de suite sur les rails bien au-delà de l'Oural. Il aurait été plaisant de quitter la vie bercé par le bruit régulier des essieux mais cela risquait d'être inconfortable et puis, faire cet ultime geste intime dans pareille promiscuité le rebutait. Il y avait aussi la Grèce. Depuis tout petit, il en rêvait à cause de son passé mais il était

bien évident que l'antiquité y était aujourd'hui confinée dans des musées à l'air libre où le grouillement touristique et les smartphones faisaient fuir les mânes de Léonidas, de Périclès, de Praxitèle, d'Héraclite et de tous les autres.

Restait le Québec ! Il faisait partie de son enfance. Du moins un Québec rêvé. Il avait fait la connaissance des premières chansons de Félix Leclerc à six ans, il n'avait plus jamais lâché leur écoute et plus tard, il avait dévoré ses livres. Le "Calepin d'un flâneur" trônait encore sur sa table de nuit. Il s'était même démerdé pour rencontrer l'homme. Alors... puisque la pub le lui rappelait ...

Il avait beau savoir qu'aujourd'hui la réalité n'avait plus grand chose à voir non plus avec le mythe chanté par Félix, mais la Gaspésie, même touristisée... pourquoi pas... ? Il y avait tout de même plus de chance d'y trouver les espaces vierges et sauvages qu'il aimait que dans son bled où les pissenlits commençaient à avoir du mal à respirer entre les plaques de béton. Ce pouvait être un chouette compromis.

Voilà pourquoi il se trouvait maintenant, le cul bien calé au hublot d'une deuxième classe au dessus de l'Atlantique. Il savourait d'être « en route ». Cela avait toujours été son plus grand plaisir, cette sensation d'être parti et pas encore arrivé. Échappé à l'ici et pas encore prisonnier de là-bas. Jamais il ne se sentait si libre. D'autant que la certitude de sa mort prochaine, en le débarrassant du vécu de toute conséquence, le délivrait de tout ce qui aurait pu ressembler à une contrainte.

Dans sa poche il froissait un papier. C'était le billet gagnant du Loto qui lui avait procuré une explosion de joie délirante l'avant-veille. Il eut un petit rire contenu, se leva, en fit une boulette et alla le balancer dans les toilettes.

Puis, serein, il s'assoupit.

Quelques secousses le réveillèrent. Il ouvrit les yeux sur l'admirable paire de fesses, la courbe harmonieuse des hanches, la perfection de la jupe bleue de l'hôtesse. Il eut une poussée de libido, vite refoulée. À quoi bon ?

Le zinc tanguait toujours.

Une voix nasilla dans les haut-parleurs:

— Nous traversons une zone de turbulences, veuillez boucler vos ceintures.

Il sourit.

Voilà qui lui paraissait hautement superfétatoire mais il était bon bougre et s'exécuta.

Ça dansait vraiment la gigue et dehors, tout était opaque. On ne voyait pas le bout de l'aile si ce n'est, par instants, à la lueur de la fulgurance d'un éclair.

Peu à peu, le silence s'était fait dans la carlingue, les visages rembrunis, les mains nerveusement crispées sur les accoudoirs. Même les hôtesse faisaient une tête lugubre.

Lui seul, visiblement, souriait toujours. Il pensait à la gitane.

Il faisait des vœux pour périr du choc si l'avion devait percuter la mer. La noyade, ce n'était pas son truc.

Le haut-parleur encore :

— Mesdames et messieurs, en raison des conditions météorologiques, le vol sera détourné sur l'aéroport de Gander où nous devrions atterrir dans une demi-heure.

Décidément, ce ne serait pas pour cette fois-ci non plus. Il se remit à agiter ses pensées.

Il se demandait pourquoi au fond mourir maintenant. Il connaissait plusieurs personnes qui avaient dépassé son âge, semblait-il fort confortablement. Il en connaissait aussi beaucoup qui ne l'avaient jamais atteint. On aurait dit qu'une puissance inconnue tirait les noms au hasard d'un chapeau, en dépit de toute logique, en dépit de toute compassion, en dépit de tout cet amour dont pourtant les religions et les laïcités attendries faisaient grand cas. À les entendre, c'était la force principale qui régissait la vie... mais pas la mort sans doute. Ne pas savoir vraiment le moment de la sienne l'agaçait un peu. Mais, le moment était-il si important ? Il avait vécu ça avec une de ses chiennes, condamnée par la faculté vétérinaire et qu'il devait faire euthanasier avant l'apparition des souffrances. Il se revoyait lui lançant le bâton qu'elle rapportait avec joie. Et lui qui, le cœur au bord des lèvres, se disait : pourquoi maintenant, pourquoi aujourd'hui ? Et qui remettait au lendemain et encore au lendemain dans une fuite désespérée de l'inéluctable, prolongeant seulement l'angoisse d'avoir à poser finalement le geste fatal.

Puisqu'aussi bien il était condamné, pourquoi attendre ?

Pourquoi s'infliger le supplice de l'expectative ?

Comme si les dieux du destin l'avaient entendu, un choc soudain ébranla tout l'appareil qui se cabra brutalement. Puis décrocha sur la gauche. De ce côté, de la fumée brune s'échappait du réacteur.

Le pilote devait être un as parce qu'il maîtrisa la glissade, stabilisa lentement l'avion.

Les hôtesses passèrent entre les sièges pour rassurer tout le monde mais leurs visages étaient blancs comme linge. Il entendit une qui murmurait à l'autre :

— On a perdu beaucoup d'altitude.

Puis,

tout à coup,

ce fut l'apocalypse.

Dans un effroyable bruit de tôles froissées et de hurlements de panique tout son siège fut jeté en avant tandis qu'une âcre fumée ocre le suffoquait. En un éclair, il traversa un jet de flammes . Et tout fut noir.

Ou plutôt plus rien ne fut.

C'est la douleur qui réapparut d'abord. Le dos souffrait, écrasé par une masse.

Un œil s'ouvrit et peu à peu réalisa qu'il voyait de l'herbe, là tout contre. Puis l'œil prit conscience qu'il était dans une tête.

Elle bougea et comprit que cette douleur était sous elle, dans ce corps qui commençait à remuer, gêné par un poids qui le compressait. Avec le ressenti du corps s'éveilla la conscience

du « je » et l'instinct de survie qui, à tâtons, défit la boucle de la ceinture puis rampa pour s'extraire de sous le lourd siège renversé face au sol.

Il ne réalisait pas.

Pas encore.

Il s'assit, remplit ses poumons, expira longuement et balaya la scène d'une pupille encore hagarde.

Le fuselage rompu et fumant, les débris éparpillés, les corps qui gisaient, les gémissements qui fusaient ne lui parlaient pas encore, ne signifiaient rien.

Il ne reprit vraiment conscience que dans l'hélicoptère des sauveteurs. Une infirmière, penchée sur lui, lui racontait les circonstances du crash : la foudre, la défaillance d'un moteur en phase d'atterrissage, le train qui n'était pas sorti, l'habileté du pilote qui avait posé son A330 sur le ventre, permettant ainsi à quelques chanceux passagers de survivre.

Ce dernier mot se fraya un chemin jusqu'au plus profond de sa matière grise.

Ainsi, il n'était pas mort !

Il ne vit pas la Gaspésie. Il en fut quitte pour quelques jours d'hôpital inutile, pour des séances avec un psy perplexe qui ne comprenait pas l'absence de tout signe de stress post-traumatique et pour un retour forcé médicalement encadré

qu'il avait en vain tenté de refuser.

Il rageait.

Ainsi l'ultime liberté qui aurait consisté à choisir l'endroit de sa mort lui était enlevée ! Il n'avait d'autre possibilité que de laisser la maladie décider où et quand !

Il tenta de se contrôler. Une dernière colère si proche du trépas, c'était d'un ridicule ! Un dernier sursaut d'orgueil, un dernier chant de l'ego. Peut-être aussi la manifestation ultime d'un non qui le poursuivait depuis toujours devant l'absurdité apparente des choses ; l'in vraisemblable et cruel jeu de dés et de hasard qui semblait présider à la distribution du bonheur et du malheur, de la vie et de la mort. La sélection naturelle elle-même lui avait toujours semblé un jeu sadique rendu de toute façon caduc par les progrès de la médecine. D'où venait ce rêve toujours frustré de justice et de bienveillance qui l'avait tenu aux tripes ? Un excès d'ocytocine ?

La stupide question du pourquoi allait-elle lui empoisonner jusqu'à ses derniers instants ?

À l'aéroport, il retrouva sans problème son auto, sagement rangée à côté de milliers d'autres à peu près semblables que leurs propriétaires avaient soigneusement choisies pour leur originalité.

Il ne tenta pas d'excès de vitesse sur l'autoroute, le récent échec l'avait découragé.

Il rentra résigné dans ses meubles, étonné de ne ressentir encore aucun des symptômes de sa maladie précurseurs de la

fin. Sa mort avait beau avoir reçu la caution de la faculté, elle restait hypothétique, elle semblait ne pas le toucher vraiment. Sous prétexte d'instant présent, il voguait sur une forme de déni.

Il se mit alors à vivre une sorte d'ennui. Plus aucune des petites distractions avec lesquelles il avait coutume d'occuper son temps n'avait de sens. Ni la télé et ses oligophrénies, ni les logiciels de tchat et leur illusoire convivialité virtuelle, ni la lecture d'une presse de toute évidence inféodée n'arrivaient plus à l'accrocher.

Plutôt que de regarder le plafond en se posant pour la cent millième fois les mêmes questions sans réponse, et comme l'air, dehors, était toujours aussi doux, il descendit dans la rue, la traversa, se dirigea vers la terrasse en face de chez son médecin. Les fauteuils tendaient les bras comme des putes aux clients de passage. Il en choisit un, s'assit, puis, comme le garçon tardait, laissa errer son regard en face, sur le mur blanc devant lequel la tzigane ...

Elle l'avait bien eu celle-là ! N'importe quoi pour un petit billet !

Le garçon tardait toujours.

Il éprouva le besoin de raviver le souvenir, de l'exorciser, de désinfecter en quelque sorte l'endroit. Il se leva, retraversa la chaussée et se replaça (c'est fou cette précision photographique de la mémoire à long terme) juste à l'endroit

où il avait tendu la main à la vieille. Machinalement il refit le geste.

Tout alla très vite.

Un doigt lui effleura l'épaule.

Il se retourna.

Elle, ou sa semblable, était là.

Il sursauta violemment.

Une douleur infernale le prit derrière le sternum.

Le monde s'éteignit.